

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

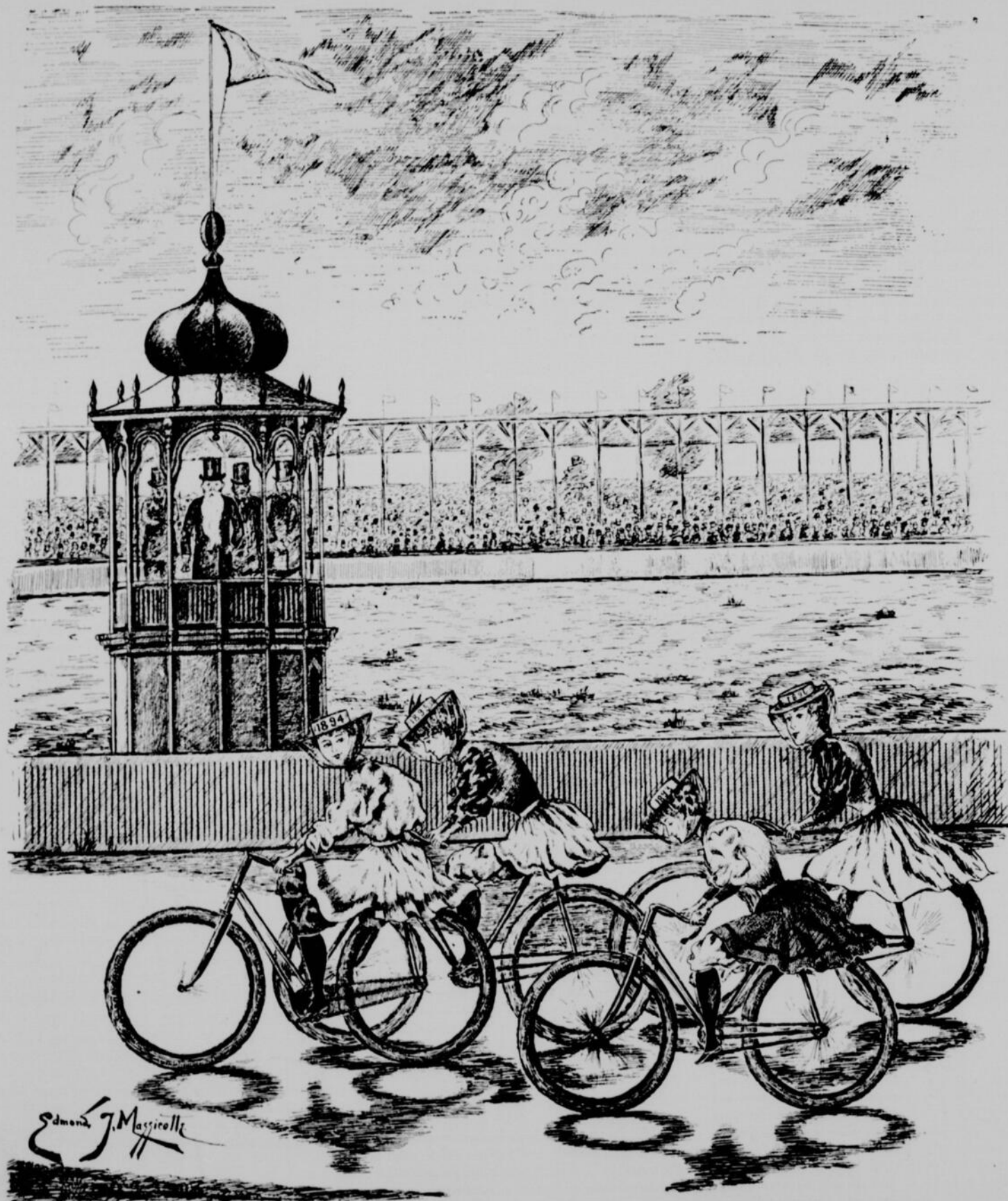
10^{ME} ANNÉE, No 504 —SAMEDI, 30 DECEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA COURSE DES ANNÉES : VICTOIRE DE 1894—(DESSIN ET COMPOSITION DE EDMOND J. MASSICOTTE)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 DECEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTA — Entre Nous, par Leon Ledien. — Chronique théâtrale, par Joseph G. nest — 1893, par Benjamin Sulte. — Petite poste et famille, par J. S. E. — Poésie : Le nouvel an, par Germain Beaulieu. — Le matin d'un jour de l'An (avec gravure), par Pierre Bédard. — Mousignier Ch. r'ies Olivier Ca. on — Correspondance, par Fernand Picard. — Poésie : La messe de minuit, par Z. M. y and. — Musique : Paroles et musique de M. Henri Fortelle. — Les épreuves dans la vie, par Félien Nasta. — Gratitude. — Conte de Noël pour enfants, par W. J. Sabouria. — Le maréchal Canrobert (avec portrait). — Poésie : Le nouvel an : Par Catherine Parr. — Notes et faits. — Choses et autres. — Nos deux feuillets. — Charades. — Jeux d'Échecs et de Dames.

GRAVURES — La course des années. — Portrait de feu Mgr Orléans Caron. — Le bonhomme le Temps souhaitant la bienvenue à San a Claus et à la nouvelle Année. — Gravure des feuillets.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-QUINZIÈME TIRAGE

Le cent-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu vendredi, le 5 JANVIER à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

ENTRE NOUS.



amis, que Dieu vous garde, en l'an 1894, qui va commencer !

Qu'il vous épargne les deuils, les jours sombres, et qu'il vous donne santé, longue vie, du travail et de bons enfants.

Nous allons commencer à égrener une nouvelle division du temps, un chapelet de 3,153 600 grains, représentées par des secondes, une année que nous devons employer le mieux possible à nous sup-

porter les uns les autres, malgré nos défauts, en essayant d'adoucir les angles de nos caractères, de devenir bons et de ne pas trop apporter d'amertumes dans les rapports que la société nous impose.

Soyez heureux, mes amis, c'est ce que le vieux

chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ vous souhaite à tous, inconnus pour la plupart, mais que ma pauvre prose va trouver, chaque semaine, dans vos foyers, que je voudrais connaître, dans vos bonnes familles où l'on me lit peut-être, sans trop d'ennui, le soir, autour de la grande table, où l'enfant à tête blonde écoute silencieux l'aïeul à tête blanche. Soyez heureux !

* * Aux grands, aux anciens, je demande un peu d'indulgence pour les fautes des petits.

A ceux-ci, je recommande le respect aux vieillards, l'obéissance aux parents, l'amour filial, et puis l'étude, l'étude assidue, quelque ennui qu'elle puisse leur causer pour le moment.

Je dis pour le moment, car plus tard, quand vous saurez quelque chose, vous reconnaîtrez qu'il n'y a de moments heureux dans la vie que ceux que l'on consacre à l'étude et à faire un peu de bien.

* * Nos enfants vont être heureux pour un jour, pas davantage, je le sais, car l'homme, petit ou grand, est toujours insatiable et passe sa vie à désirer et à espérer, mais les quelques roses que nous cueillons en chemin ont assez de parfum pour embaumer le reste de la route, et c'est le fleur du jour qu'il nous faut conserver, si séchée qu'elle puisse devenir, plutôt que de nous rappeler les blessures que les épines nous ont faites en marchant.

Si vous recevez des cadeaux, n'oubliez pas d'en remercier ceux qui vous les ont envoyés, et, à ce propos, je déterre une lettre que je possède depuis longtemps.

Elle est d'un petit garçon de huit ans :

" Montréal, 1er janvier 189....

" Mon cher Parrain,

" Je vous remercie.

" Je vous remercie.

" Je vous remercie.

" Je vous remercie pour le Polichinelle.

" Je vous remercie pour le canon en bois.

" Je vous remercie pour les bonbons.

" Adieu, cher parrain, jusqu'à l'année prochaine.

" PIERRE L...."

Voilà un petit gaillard qui y allait de tout cœur, sans emphase et sans phrase, et qui savait qu'un parrain, après tout, n'est qu'un bonhomme dont la mission consiste à faire des cadeaux de nouvel an.

Ce : " jusqu'à l'année prochaine " a une saveur délicieuse.

* * Vous parlerais je de l'année qui agonise ?

A quoi bon, vous savez tout le mal qu'elle a fait, le peu de bien qu'elle nous a donné ; qu'elle s'en aille, la malheureuse, et que la terre lui soit légère !

Ses vieux jours cependant, ne seront pas tout à fait oubliés, car ils ont éclairé de leurs derniers rayons l'ouverture du château Frontenac.

Oh ! soyez tranquilles, ce n'est une réclame en faveur de l'hôtel Frontenac que je fais, c'est la simple constatation de l'existence du monument le plus remarquable de notre province.

La vieille capitale de l'Ennui, Québec, comme disent les mauvaises langues montréalaises (d'après les Québécois) peut se vanter de posséder un édifice unique, un vieux château — si neuf qu'il puisse être — comme on n'en voit qu'en Europe, perché sur un roc, dans un site incomparable et dont la vue vous fait trotter par la tête une foule de souvenirs moyen âge, qui ne sont pas du tout désagréable aux gens de goût.

* * Et l'autre soir, après l'avoir bien vu, bien examiné, de Lévis d'où il fait un effet prodigieux, et du bout de la terrasse d'où l'on peut comprendre l'élégance de ses cinquante tourelles, je me suis reporté au temps de Frontenac.

Et le calme de la nuit aidant, le silence ambiant, j'évoquai le vieux gouverneur, le vaillant soldat qui dort depuis près de deux cents ans.

Je ne sais si vous avez jamais eu des moments d'hallucination excusables, provoqués par le bouillonnement des idées sous un crâne, mais il est certain que je fis alors, tout éveillé et en marchant, un songe étrange.

Il me sembla que Frontenac, secoué dans sa tombe, par les échos qui répètent si souvent son nom depuis quelque temps, dans la vieille capitale, se réveillait tout à coup de son long sommeil et que sa grande ombre surgissait et s'avavançait.

Vêtu de son armure de combat, la moustache retroussée, la tête haute, fier et grave, la main sur la garde de son épée, comme Hébert l'a représenté dans son bronze, il marchait d'un pas sûr et sûr, rêtaient devant le château :

— Ventre saint gris, comme disait le roi de feu mon digne père, s'écria-t-il, voici, par le vrai Dieu, le château de mes pères, avec mes armes et mon écu !

Et puis, après un moment de silence, s'accoudant à la grille de la terrasse et contemplant les rives du grand fleuve, Lévis et ses lumières, j'entendis murmurer le fantôme :

O ma vieille cité ! mon beau fleuve Saint-Laurent, mes remparts ma forteresse, c'est d'ici que mes canons crachaient si bien la mort sur la flotte ennemie et la chassaient des eaux de mon roi ! O vieux souvenirs ! passé lointain où j'étais fort et vigoureux, où mon épée défiait l'ennemi ! C'est d'ici que j'envoyais, à la découverte de fleuves nouveaux et de pays inconnus, Jolliet, Marquette, La Salle, et tant d'autres, pour planter le drapeau français dans un sol qu'aucun blanc n'avait jamais foulé avant eux. C'est ici que j'installai le premier évêque de la Nouvelle-France, avec qui je ne m'entendis pas toujours bien, c'est vrai, mais dont je voudrais bien serrer la main aujourd'hui. O vieux souvenirs !....

Mais l'étoile du matin se levant à l'horizon, l'heure à laquelle les morts doivent retourner à leur poste, le vieux soldat, toujours esclave de la discipline, s'éloigna bientôt de la batterie et j'entendis, une fois encore, sa voix forte, sa voix de commandant :

— Mes canons ! mes canons ! !

* * Et puis, le nombre des heures se succédant et tombant du haut de la grande tour du parlement, le jour parut et le château Frontenac s'éveilla.

La garde du pont-levis était représentée par un portier se débattant contre le sommeil les soldats s'étaient transformés en garçons de salle, balayant et époussetant, les chevaliers n'étaient plus que des commis, et le maître le gouverneur du château, avait changé de fonction pour devenir gérant d'hôtel !

Tous, très braves gens, du reste.

Le contenu n'étant pas du siècle du conteur !

* * Il paraît que c'est en 1694, c'est-à-dire dans bientôt deux cents ans que fut bâtie la première maison de pierre de Montréal.

Où était cette maison ?

Cela n'est pas bien difficile à trouver, mais le temps me manque pour faire les recherches voulues, je prie un de mes lecteurs de renseigner LE MONDE ILLUSTRÉ.

* * A la batterie B.

Le capitaine F...., après avoir expliqué à ses hommes les quatre points cardinaux, s'adresse à l'un d'eux :

— Vous avez vis à vis de vous le nord, derrière vous le sud, à votre droite l'est, qu'avez-vous à votre gauche ?

— Mon sabre, mon capitaine !

Leon Ledien



TARTUFFE.—LES PRÉCIEUSES RIDICULES



OLIERE et Coquelin ! Voilà certes un assemblage digne d'attirer l'attention de quiconque a quelque prétention à l'admiration de ce qui est beau, grand et vrai. Et quand il s'agit du chef-d'œuvre du premier et du rôle de prédilection du second, je ne comprends réellement pas comment l'on peut se dire cultivé et ne pas être tenté de participer à un tel banquet intellectuel. C'est la première fois, à ma connaissance, que l'on ait ici l'occasion d'entendre du classique interprété par une troupe de comédiens de quelque mérite ; aussi, quoique l'auditoire de jeudi soir, ait été assez nombreux, je suis surpris de ce qu'il y ait eu autant de sièges vacants. La cause en est-elle que les études classiques ne tendent pas à démontrer les beautés du plus grand des comiques qui ait jamais existé ; ou serait-ce que la cagoterie soit poussée chez nous jusqu'au point de se refuser un spectacle aussi beau par un faux scrupule ? Comment se fait-il que les étudiants, qui ont fait une si belle ovation au roi de la scène moderne, aient choisi le soir qu'on donnait une traduction d'une comédie de Shakespeare, *La Mégère apprivoisée* (*The Taming of the Shrew*), au lieu de celui où l'on nous offrait le chef-d'œuvre classique français ? La pièce anglaise est incontestablement très belle, mais, outre que c'est une traduction, on a souvent l'avantage de la voir interpréter par des comédiens anglais, et cela vaut toujours mieux quand il s'agit de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, ceux qui ont assisté à la représentation de *Tartuffe* ne l'oublieront pas de sitôt. Je ne ferai pas une analyse de la pièce, que tout le monde connaît, et je dirai seulement que, même pour ceux qui savaient *Tartuffe* par cœur, ça fut une jouissance continue de l'entendre et de le voir jouer par la compagnie de M. Coquelin, car non seulement ce dernier, mais tous ceux qui l'accompagnent font plaisir à entendre. C'est pourquo, malgré la longue attente du personnage principal, qui ne paraît qu'au troisième acte, et dont les deux premiers ne font que préparer l'entrée, on trouve le moyen de ne pas trouver le temps trop long. Mais lorsque enfin *Tartuffe* paraît en scène en nous faisant entendre ces deux vers qui promettent tant pour la suite :

Laurent, serrez ma haine avec ma discipline
Et priez que toujours le ciel vous illumine !

on est largement dédommagé du temps perdu.

Cette face grimaçante et ces paroles hypocrites sont rendues on ne peut plus naturellement, tellement que l'on croit reconnaître certains personnages déjà vus et avec lesquels on est familier. C'est merveilleux comme ce comédien sait s'incarner dans son héros, et l'on dit que tous ses rôles sont remplis avec la même perfection !

Mme Jane Hading, dans le rôle effacé d'*Elmire*, n'a pu donner toute la mesure de son talent. Heureusement que dans d'autres pièces, elle a pu déployer ses qualités dramatiques de manière à soutenir sa réputation de rivale de Sarah Bernhardt. Sa diction parfaite et les charmes de sa personne font que sa présence est, d'ailleurs, toujours agréable et contribue à jeter un certain éclat. Mme Patry (*Dorine*) a une voix puissante et une prononciation distincte ; dans les passages d'une certaine étendue, sa déclamation, monotone et sans intonation, est fatigante, mais elle remplit son rôle à merveille, tout de même. Mme Deroy (*Mme Pernelle*) a bien rempli son rôle ingrat. Mme Dubuc est très naturelle comme *Mariane*, dont la part

très insignifiante demande cependant des qualités artistiques, et elle possède ces qualités.

M. Jean Coquelin est un *Orgon* parfait et a partagé avec son père les honneurs de la soirée. On ne peut mieux jouer ce personnage, si confiant dans la sainteté de son hôte, qu'il ne veut pas croire à sa trahison et accuse de mensonge qui, conque veut lui ouvrir les yeux. Il va jusqu'à lui donner sa fille, fiancée à un autre, et à maudire son fils pour confondre les mauvaises langues. Aussi, quand le scélératesse de son protégé est dévoilé il faut voir son désespoir et sa désillusion !

Je dois passer rapidement sur chacun des acteurs qui remplissent les rôles mineurs. MM. Volny (*Valère*), Chameroy (*Cléante*) Deroy (*L'écume*), Nicolini (*Damis*) et Chambly (*M. Loyal*) sont dignes de figurer aux côtés des acteurs de mérite qui sont les étoiles de cette troupe.

Le programme de la soirée s'est terminé par une autre comédie de Molière, *Les Précieuses Ridicules*. On a vu dans cette comédie M. Coquelin dans un genre différent. L'auditoire n'a cessé de rire à gorge déployée tout le temps que dura cette satire du côté ridicule du grand siècle. *Le Marquis de Mascarille* de M. Coquelin est quelque chose d'inégalable, d'extraordinaire. Après le chant de son madrigal, un tonnerre d'applaudissements a éclaté. Et ils étaient mérités.

On dit que l'Académie aurait pu être plus remplie. La direction semble avoir oublié la concurrence, cette année, du théâtre de l'Opéra, et vu le public restreint qui fréquente le théâtre chez notre population, on aurait peut-être mieux fait de mettre les prix un peu plus bas. Cependant, je crois que le succès est passable sous le rapport matériel. Quant au succès artistique, pas n'est besoin de dire qu'il est assuré.

MADAME FAVART

Comme toutes les opérettes d'Offenbach, celle qu'on nous a donnée cette semaine est très brillante, quant à la musique, et de même que pour les librettos de MM. Chivot et Duru, les paroles en sont très spirituelles. *Madame Favart* a remporté un succès mérité. Mme de Goyon a rempli le rôle de Mme Favart avec son brio ordinaire. Mes compliments à Mlle Sylva, qui a fait un progrès très sensible dans son jeu. Avec sa voix douce et sympathique elle ne peut manquer de devenir une des favorites du public avant la fin de la présente saison. MM. Portalier, Bisson et Valdy ont aussi joué et chanté d'une manière très satisfaisante, ainsi que ceux qui avaient des rôles secondaires. La troupe française de l'Académie ne paraît avoir diminué en rien l'assistance à l'Opéra.

A ce propos, j'aurais un mot à dire au rédacteur inconnu de *l'Orchestre*. Pourquoi vouloir diminuer le mérite de M. Coquelin en lui reprochant de ne donner que des vieilleries ? En fait de vieilleries, *Tartuffe* en est une ; est-ce à dire qu'il a eu tort de nous la donner ? *Un Habit Noir* croit aussi devoir lancer un petit trait de médisance à l'égard de Mme Jane Hading. Il croit peut-être par là servir l'Opéra français. Il croit aussi, toujours dans le même numéro de son journal, devoir calomnier le théâtre anglais, en disant que leurs costumes sont plus indécents que ceux de son théâtre de prédilection, ce qui est faux. Tenez vous-en à la vérité, monsieur *l'Habit Noir*, et votre cause ne fera qu'y gagner. J'ai remarqué aussi que le journal en question a pour sous-titre : "Organe des théâtres de Montréal" ; cela n'est pas exact, puisqu'il n'est question dans ses colonnes que de l'Opéra français, sauf dans les cas comme celui que je viens de mentionner. A bon entendeur, salut !

Je crois bon de dire que la direction de l'Opéra n'a rien à faire avec cette feuille

THÉÂTRE ROYAL

M. N-S Wood, le jeune et populaire acteur qu'on a le plaisir d'entendre tous les ans au Royal, nous est revenu et joue cette semaine à ce théâtre. C'est un drame de la vie de New York qu'il nous présente cette année. Il est intitulé : *Out in the streets*. C'est une pièce à sensation et qui convient très bien au talent de M. Wood, qui obtient beaucoup de succès. Il est assisté d'une bonne troupe, disent les journaux.

JOSEPH GENEST.

1808

Puisque l'on écrit sur les événements de cette époque peu étudiée, permettez-moi d'en dire un mot.

Le 15 juillet 1808, le gouverneur, sir James Craig, écrivait de Québec à lord Castlereagh pour lui expliquer les projets de fortification que les militaires soumettaient aux autorités impériales à cette époque. Il dit qu'il est de toute importance de conserver Québec et que, tôt ou tard, les Français tâcheront de s'en emparer. Il suggère un plan pour organiser la milice.

Les Américains ne lui paraissent pas redoutables, attendu qu'ils soignent, avant tout, leur commerce, et que cela les force à maintenir la paix. Le président Jefferson, qui voulait la guerre, a laissé passer une bonne occasion de s'y jeter, mais timide comme il l'est, il n'a pu que tendre un piège—et le moment venu d'agir, il s'est tenu coi. La conduite de Bonaparte semble produire un résultat favorable à la cause anglaise du côté du Canada.

Le 4 août suivant, il continue : " Nous n'avons pas eu de milices depuis 1763. Les Canadiens de 1808 ne sont pas guerriers ; ils se vantent sous ce rapport, lorsqu'ils parlent de l'importance des miliciens, mais ils n'aiment ni la discipline ni la contrainte. Si les seigneurs avaient conservé leur ancienne influence, ce serait peut-être différent. Il y a du danger à vouloir imposer la milice au peuple. Dans le cas d'une guerre contre les Français, il n'y a pas à espérer que les Canadiens aideront le gouvernement ; au contraire, toute arme placée entre leurs mains deviendrait dangereuse. Ils sont encore Français de cœur. Ce n'est pas qu'ils ne reconnaissent les avantages dont ils jouissent sous le régime actuel, mais je pense que, si l'on proposait une annexion à la France, il n'y aurait pas cinquante personnes pour s'y opposer. La majeure partie des Anglais du Canada est persuadée que les Canadiens se rangeraient du côté des Américains s'il survenait un officier français pour les commander."

Ces dépêches sont longues. Je vous en ferai connaître la suite. Les commentaires viendront en leur temps.

Benjamin Sulte.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Jules L..., Halifax.—Cette fois, non, c'est trop horrible... et même un peu trop réel, voulez-vous que je vous le dise ?

Reprenez vous. Pour le reste, je m'y intéresse-rai de grand cœur.

L. de M..., Montréal.—Ça passera, sûrement, mais dans une couple de semaines, après toutes nos contributions de circonstance pour les fêtes.

M. Régis R..., Ottawa.—Non, ainsi que je vous ai dit déjà, la poésie n'est pas votre succès. Là où vous progressez, sans conteste, c'est dans la bonne prose, simple et forte, sur thèmes nationaux. *In Memoriam*, ne peut passer.

Quant à la nouvelle, vous faites erreur sur la substance. C'est là une liste de candidats et non d'élus. C'est toute une différence, croyez-le bien.

Nous n'avons pas reçu votre histoire de " Souper." Nous l'accueillerons avec plaisir, de même que celle du jour de l'an.

M.M. D. et F., Fraserville.—Votre idée, certes, est des plus patriotiques. Pour plusieurs de ces illustres compatriotes, nous étions allés déjà au-devant de vos vœux. Pour ceux qui restent, tels que MM. Caouette, Gingras, Poisson et autres, nous n'attendons que l'occasion de les présenter à nos lecteurs.

Qu'est-ce que la raison ?

Une femme conduite par une autre femme, qui s'appelle la folie.—ARSENÉ HOUSSEY



LE NOUVEL AN

A E.-Z. Massicotte

Ami, le Temps détruit toujours,
Et, rose trop vite fanée,
Encore une nouvelle année
Vient nous abreuvier de ses jours.

Mais qu'importe ! il le faut... L'espace
Entre la naissance et la mort
S'allonge d'une année encor
Tandis qu'envolé, le Temps passe.

Oh ! passe, mais laisse après toi
Comme un sillage ineffaçable
Une allégresse inépuisable
Remplir nos cœurs de son émoi.

Où passe, mais que tout redise
En souriant : "Ils sont heu eux
L'amitié sur leur cœur fiévreux
Souffle comme une douce brise."

O nouvel an qui viens dorer
Sans doute encor notre existence,
A tous apporte l'Espérance.
Tout vit, quand on peut espérer.

Et puisses-tu toujours toi-même,
Ami, goûter tous les bonheurs :
A toi la gloire, les honneurs
Et la félicité suprême.

Emmanuel Baulieu

LE MATIN D'UN JOUR DE L'AN



IX heures sonnent lentement à l'horloge placée sur l'étagère ornée de passement de soie rouge nuancé.

Une lumière douce, indiscrète, aimable messagère de l'aurore, pénètre à travers les rideaux de mousseline blanche, éclairant à peine la chambre coquette où, dans un grand lit caché sous d'épaisses

tentures roses de-cendant en plis gracieux de chaque côté, dorment encore paisiblement les heureux époux.

Dans ce silence qui semble parler d'amour et de bonheur, un petit bruit, celui de pas très courts, presque imperceptible d'abord, mais bientôt de plus en plus distinct se fait entendre, et soudain paraît à la porte entr'ouverte, Bébé, le bonnet de nuit placé tout sur le côté de sa petite tête, ses cheveux blonds mêlés dans un désordre charmant, les joues carminées, et les petits pieds nus.

Il est gentil à croquer, ce visiteur matinal !

Sans frapper, l'impertinent, il entre, et doucement, très doucement, les yeux brillants et riant d'avance de ce qu'il va faire, il s'approche du lit et se soulevant sur le bout de ses pieds, tire malicieusement la longue et formidable moustache de papa, et s'en va aussitôt se cacher derrière les tentures, les joues comprimant des rires étouffés.

Le pauvre papa que la douleur arrache peut-être à un rêve bien doux, se réveille en sursaut, s'écriant d'une voix inquiète :

— Qui va là ?

— Bébé, répond une petite voix fraîche, c'est Bébé !

— Comment, c'est toi, gamin, ah ! attends un peu ! Viens, viens tout de suite !

Et le père, souriant, prend Bébé dans ses bras, le presse fortement contre son cœur, couvrant son minois charmant de baisers sonores, et le place sans cérémonie à ses côtés près de son épouse, ramenant les draps sur lui pour réchauffer ses petits pieds glacés.

Puis l'enfant, ravi, joyeux, dépose sur la joue de sa maman encore endormie un gros baiser, puis deux, puis trois, puis quatre, et la mère, sous cet avalanche d'un nouveau genre, s'éveille vivement, mais aussitôt s'éclate de rire en voyant la mine ébouriffée de Bébé.

— Comment, petit, debout si matin ?

— Mais, bonne maman, c'est le jour de l'an !

— Tiens, c'est vrai, reprend la mère, d'un air légèrement moqueur, mais il est encore bien matin, et monsieur Bébé a eu froid !

— Tu as raison, dit le père, reposons nous encore sous nos chaudes couvertures, n'est-ce pas, mon garçon ?

— Mais oui, je suis si bien entre bon papa et bonne maman.

Et tous trois, leurs têtes rapprochées dans un abandon plein de tendresse, les bras étroitement unis, trouvent une jouissance exquise à prolonger ce doux repos ; des baisers sans fin, des innocentes saillies, des excès de pétulante gaieté et des caresses naïves, l'enfant prodigue tout cela sous les yeux charmés de ses parents, et, au milieu de cette joie exubérante, les rayons du soleil naissant qui se jouent sur les vitres couvertes de givre, aux dessins fantastiques, donnent à la chambre une vive clarté.

Le tableau est délicieux, charmant !

— Allons, dit le père après quelques moments de ces élans de tendresse, levons-nous.

Et il sort du lit.

— Et les étrennes ? demande d'une voix anxieuse Bébé.

— Tout à l'heure, mon petit homme.

— Mais, petit, tu oublies quelque chose.

— Ah ! c'est vrai la bénédiction de papa, reprend en riant l'enfant.



Et le père, souriant, prend Bébé dans ses bras.
(Page 412, col. 1)

Et aussitôt Bébé, d'un saut, se trouve hors du lit, et, pieusement, s'agenouille devant son père, joignant ses petites mains potelées et souriant tendrement.

— Mon fils, je te bénis, et que le bon Dieu que tu pries tous les jours te conserve longtemps à notre amour, à notre tendresse.

Et le père, tout ému, les yeux pleins de larmes prêtes à s'échapper, le prend dans ses bras, l'embrasse longuement et le pose aux côtés de sa maman attendrie par cette scène sublime d'amour paternel.

— Maintenant, petit, procédons un peu à ta toilette ; tu es affreux avec tes cheveux hérissés, tes joues barbouillées !

Et la maman, souriante, entre dans ces détails nombreux et charmants de la toilette d'un enfant ; elle boucle soyeusement ses beaux cheveux blonds, et le revêt d'une robe rouge tachetée de ronds blancs. A voir ses grands yeux pensifs, l'on est certain que Bébé se pose cet e importante question : Que m'a-t-on acheté pour mes étrennes ? La brusquerie de ses mouvements fait deviner son impatience.

Enfin, sa toilette minutieuse s'achève.

Alors la maman ouvre l'armoire et en sort lentement, comme pour prolonger le martyre de Bébé, une, deux, trois, quatre grosses boîtes de carton

qu'elle dépose gravement sur le sofa, suivie de près par Bébé qui regarde de tous ses yeux.

— Cher amour, voilà tes étrennes !

Et l'enfant bondit sur ces boîtes, et dans sa joie débordante, rompt les cordes et fait voler les couverts.

Des jouets de tous les genres apparaissent à ses regards éblouis et Bébé, frappant joyeusement l'une contre l'autre ses mains mignonnes, s'écrie : — Ah ! que c'est beau !

Les parents voient avec émotion cette gaieté enfantine, ces surprises ravissantes, et écoutent, charmés, ces exclamations, ces rires bruyants.

Dans une boîte se trouve une ménagerie complète, avec des petits arbres et des petites maisons ; dans une autre, tout un régiment de soldats de bois peints de couleurs brillantes ; dans celle-ci, de petits wagons conduits par de beaux chevaux blancs, probablement des chars urbains en miniature, plus faciles à contrôler que ceux de la compagnie des chars urbains de notre ville ; dans celle-là, un képi rouge avec ruban d'or, épée et trompette argentées, enfin, que sais-je ? Il y en a tant que Bébé regarde, émerveillé, ne sachant qui prendre. Enfin, il place crânement sur sa petite tête blonde le képi rouge, met l'épée à ses côtés et, soufflant dans sa trompette, fait résonner la chambre de sons perçants.

Les jouets ! que d'heureux moments ils procurent à l'enfance ! Avec quel plaisir elle aime à les briser, à les réduire parfois en mille morceaux !

Ah ! parents, n'achetez que des jouets qui ne coûtent pas cher, tant pis pour vous si vos enfants brisent des jouets perfectionnés, aux prix élevés. Surtout quand l'enfant demande ce que vous lui avez donné, pourquoi les lui refuser ? Ils sont à lui, ces jouets, et, s'il veut les briser, laissez-le les briser.

Le père, laissant son trésor tout à sa joie, s'approche de sa femme et, doucement, imprimant sur son front un baiser, lui dit :

— Chère Blanche, au début de cette nouvelle année, laisse-moi te présenter, avec les vœux les plus sincères que je forme pour ton bonheur, ce joyau, humble témoignage de mon amour.

Et il mit dans la main de son épouse une petite boîte, qu'elle ouvrit aussitôt, et, agréable surprise, elle y trouva cette bague ornée d'un saphir, entourée de petites perles qu'elle avait remarqué, quelques jours avant, à la vitrine d'un bijoutier à la mode.

Blanche est une mère adorable, une épouse dévouée ; son mari, doux, aimant, l'entoure de soins les plus empressés. Tous deux, après six ans de mariage, s'aiment comme aux premiers jours ; chez eux, même amour, même affection.

Blanche, instruite juste ce qu'il faut pour une femme, partage son temps entre ses devoirs de maîtresse de maison et son amour pour son bon mari et pour Bébé, qui est pour eux le rayon de joie tombé dans leur petit logis.

Dans ces charmes du foyer qu'ils savourent avec un plaisir infini, ils aiment à raviver les touchants souvenirs du passé.

Jamais un mot cruel, un moment de colère n'est venu troubler le ciel serein de leur amour.

La jeune femme, émue, touchée, noue affectueusement ses bras autour du cou de son mari et dépose sur ses joues un baiser long, ardent.

— Merci, bon petit mari ! Moi aussi je te souhaite le bonheur le plus parfait, et surtout que nous nous aimions toujours ainsi.

Le père, le premier, se dégage bien à regret de cette douce ivresse et dit :

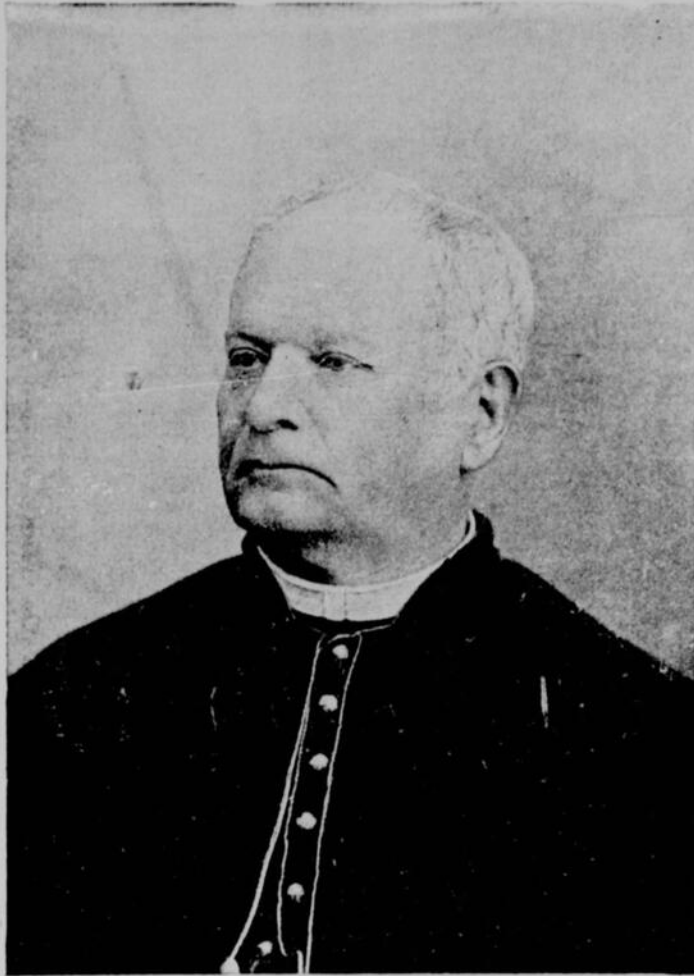
— Il est tard ! Allons déjeuner, et après la messe nous commencerons, avec Bébé, la tournée de nos parents, tantes, oncles, cousins, cousines, petits cousins, petites cousines ; ah ! c'est aujourd'hui que nous allons en recevoir des vœux et des souhaits.

— Et des joujoux aussi, n'est-ce pas, petite mère se hâte de dire Bébé.

— Peut-être, si l'on te trouve aimable et joli !

Et tous trois se regardent en souriant.

Pierre Bodin



MONSIGNOR OLIVIER CARON, DÉCÉDÉ

La nouvelle de la mort de Monsignor Olivier Caron, protonotaire apostolique du diocèse des Trois Rivières, nous est arrivée, ces jours derniers, trop tard pour pouvoir donner une biographie complète de cet éminent prélat. Voici quelques notes que nous avons écrites à la hâte :

Mgr Caron était âgé de soixante-dix-sept ans ; il a été, pendant trente-huit ans, chapelain des Ursulines des Trois-Rivières, et a rempli ses fonctions comme tel jusqu'au moment de sa mort, qui est arrivée le 22 courant, à dix heures du matin, après avoir reçu les derniers sacrements de la main de son digne évêque, Mgr Lafleche.

Correspondance

SAINT-ROSE, décembre 1893.

A M. G.-A. DUMONT

Monsieur et cher confrère,

Votre étude historique sur la famille "Des Carries dit Le Houx," m'a beaucoup intéressé,—et je vais vous dire pourquoi, en grand secret : C'est dans cette excellente famille que j'ai été reçu dès mon arrivée en ce pays ; je garde de ce séjour le meilleur et le plus agréable souvenir.

Mon esprit morose me fait trouver toujours la petite bête, là même où personne ne voudrait la voir. C'est vraiment malheureux d'être ainsi bâti... mais qu'y faire ?

En voyant le nom de cette honorable famille écrit comme vous le faites, j'ai éprouvé une certaine peine : Pourquoi cette fureur, me dis-je, de donner des tournures anglaises à nos beaux noms français ? Et je me sentais pris de vagues terreurs à la pensée de voir le mien prononcé ou écrit : "Paikourd" ! avec cette ineffable prononciation de l'anglais faisant croire—le bon Dieu me pardonne mon jugement téméraire !—que les Anglais

ont dans la bouche et cherchent à le... malaxer, un gallon d'épaisse bouillie !

Le nom de cette famille si hospitalière, si bonne, si foncièrement religieuse, figure dans les actes du XVII^e siècle, comme je l'ai écrit en commençant : "Des Carries dit Le Houx" ; Le Houx était un sobriquet comme il y en avait tant à cette époque. Les sobriquets, ajoutés aux noms nobles, indiquaient ou une vertu, ou un fait héroïque, ou parfois un vice. Le nom de "Des Carries" a une allure toute française et s'accommode fort bien de la particule ; et l'addition du : "dit Le Houx" lui donne un parfum des champs faisant songer au gentilhomme cultivateur. Que signifient ces deux noms ?... Les trois rochers des armes désigneraient-ils les carrières ?...

Mais "Descary Lehoux," n'est point un nom français, et dans tous les cas, ce n'est point le leur. Le leur est trop beau, trop noblement et trop fièrement porté, pour qu'ils éprouvent le besoin de l'annihiler dans une tournure anglaise—où disparaît non seulement le culte du souvenir, mais, hélas ! le souvenir du culte !—Il faut savoir gré à M. Léon des Carries (mon cher compagnon d'armes du Régiment des Zouaves Pontificaux), d'avoir toujours tenu et gardé scrupuleusement l'orthographe primitive de son nom : j'ai vu, chez lui, des pièces, vraies archives de famille, établissant ce qui précède.

Une petite anecdote pour que vous me pardonniez ma tracassière humeur :

"Gervais-Marie des Carries occupait la terre concédée par M. P. de Chomedey, sire de Maisonneuve, le joli domaine de Notre Dame de Grâce. Bien que ce fût au XVIII^e siècle, il arrivait cependant encore de-ci, de-là, quelque attaque des sauvages contre les Canadiens. Un jour que Gervais allait quitter l'extrémité de ces terres où il était en ce moment occupé, survint un sauvage qui voulut le tuer. Que pouvait faire Gervais sans armes ?

"Malgré toute sa bravoure, il dut chercher son salut dans la fuite. Le sauvage le serrait de près. Les ombres du soir s'étendaient sur le joli coteau de Notre-Dame de Grâce : pauvre Gervais ! arri-

verait-il à sa demeure—la demeure première et primitive de toute cette famille.—Son épouse, Catherine Picard, serait-elle levée encore pour lui ouvrir ?... Il haletait ; son cœur défaillait, il sentait presque l'haleine enflammée du sauvage bondissant sur ses talons, le coutelas tout ouvert, prêt à frapper... Quelques bonds encore, il sera à la porte de sa maison...

"Au moment d'y atteindre, il lance en un appel désespéré le nom de : Catherine ! L'avillante femme s'est élancée comme l'éclair, la porte s'est ouverte, Gervais tombe dans la maison, mais la porte était refermée déjà : dans son élan, le sauvage croyant enfin frapper le Canadien a donné un grand coup... La lame a passé toute entière au travers de la porte...

Et longtemps, on put voir cette déchirure dans le bois : puis, cette porte disparut, on ne sait comment. Ce qui est bien regrettable, assurément !

Suis-je de la famille de cette Catherine Picard ? Ce qui est étrange, c'est que toutes les femmes, dans notre famille, ont toujours passé pour très braves, très courageuses : on cite d'elles des traits étourdissants, soit pendant la néfaste Révolution de 1793, soit en d'autres occasions mémorables.

Toujours est-il que ces nobles cœurs—je parle de la famille des Carries—veulent que je sois leur cousin : ce qui ne laisse pas que de me grandir singulièrement dans ma petite estime... preuve encore de mon incommensurable orgueil !—je vous en prie, cher confrère, n'allez pas le dire, du moins : c'est bien assez honteux que j'en sois témoin quotidien ! Et j'ai beau me faire toutes les plus sévères objurgations... autant en emporte le vent !

Croyez-moi, avec profonde estime,

Votre tout dévoué,

Ermin Picard

LA MESSE DE MINUIT

La nuit sur le hamac laisse flatter son ombre ;
Dans la voûte du ciel les étoiles sans nombre
Parsemées ça et là, de l'est à l'occident,
Tracent un arc immense au sillage d'argent.

Du fond de la vallée au sommet des montagnes,
Dans la sombre forêt, comme au sein des campagnes,
L'on entend pour tout bruit que les tristes solitaires
Promenant dans les airs leurs lourds mugissements.

L'enfant dort son sommeil, bercé de mille songes,
Et livre sa belle âme à leurs riants mensonges ;
Il sourit tendrement à son ange gardien,
Qui contemple en silence un petit chérubin !

Soudain l'airain sacré s'ébranle, se balance,
Et fait au loin bondir sa joyeuse cadence ;
C'est l'appel au lieu saint, il est minuit sonné ;
Accourez, ô croyants, voir un Dieu nouveau né !

Venez tous : adorons dans les bras de Marie
Le sauveur des humains, ce désiré Messie ;
De quatre milliers d'ans il comble les souhaits ;
La crèche est son berceau, l'étable est son palais.

Qu'il est beau, qu'il est grand ! le culte catholique
Redisant des bergers cet immortel cantique :
Gloria ! Gloria ! jusqu'au plus haut des cieux !
Saint, saint ! chante à son tour le chœur des bienheureux.

Le temple a revêtu sa plus belle parure
Pour élever un trône au roi de la nature ;
L'autel resplendissant sous des gerbes de feu
Salue avec amour la naissance d'un Dieu.

L'orgue majestueux, aux graves mélodies,
Mêle à ce grand concert ces nobles harmonies :
Il soupire, murmure et gronde tour à tour ;
Sa voix est un écho de prière et d'amour.

Mais sous un flot d'encens qui brûle au sanctuaire,
Le pontife célèbre un sublime mystère :
La victime s'immole, et s'encensant
La foule adore un Dieu qui lui donne son sang.

Le Verbe se fait chair pour notre délivrance.
La croix est son drapeau, c'est l'agneau de souffrance.
Naître, vivre et mourir pour tout le genre humain :
Quel spectacle sublime aux regards d'un chrétien !

L. Mayrand



Le bonhomme Le Temps, souhaitant la bienvenue à Santa Claus et à la nouvelle Année

UN NID SOUS LA FEUILLEE

ROMANCE

Paroles et Musique de Henri PORTELETTE

Andante, très douce l'ouré Très lent, dolce amoroso

INTROD:

L'Hiver a dé-ser-té les champs;
Des oiseaux a-mis du printemps La troupe lé-gè-re
Fi-dèle à son nid d'au-tre-fois;
Comme u-ne trombe dans les bois, Sur chaque chau-miè-re
S'a-bat en jo-yeux tour-bil-lon L'insec-te
s'est fait pa-pil-lon... La na-ture est mè-re
REFRAIN *dolce*
Pe-tits lu-tins ne touchez pas... Au nid qui
pend sous la feuil-lé-e A ce doux nid qui tremble bé-lé
las! Au bruit nais-sant de la cou-voise

II

Entendez-vous, dans les buissons,
Les rossignols et les pinsons,
Fauvettes et merles
Eclat aux premiers feux d'avril.
De leur gosier, charmant babil,
La chanson déferle
Et, célébrant la liberté,
Résonne au cœur, ivre, enchanté,
Comme un bruit de perle.

REFRAIN

IV

Ah ! pourquoi nuire à leurs ébats ?
De ces bosquets qu'on voit là-bas,
Hôtels du mystère,
Chauffant ses plumes au soleil,
Le chanvre accomplit son réveil ;
Sa voix printanière,
Pleine de sons harmonieux,
Bercera d'échos tous joyeux
Votre âge éphémère.

REFRAIN

III

Là, sur le chaume hospitalier,
L'hirondelle au goût familial
Repose son aile.
Et, pour réparer son berceau,
Du limon pris dans le ruisseau,
La moindre parcelle
Suffit à ce divin labeur
Sa voix rappelle au labeur
La saison nouvelle.

REFRAIN

LES ÉTRENNES PENDANT LA VIE

I

Un an bientôt depuis qu'ils se sont mariés !
Pour la première fois, Monsieur va apporter ses
étrennes à Madame, et il cherche ce qui pourrait
faire le plus de plaisir à la chère adorée. Soudain,
une idée traverse son esprit : ils ont tant parlé de
Lui,—du mystérieux bébé qu'un avenir prochain
leur apportera,—de ce doux inconnu dont le petit
visage est si souvent apparu dans leurs rêves !
Monsieur a trouvé ! Les étrennes de Madame, ce
sera un de ces berceaux-Moïse où l'on mettra le
nouveau-né pour l'apporter au salon ou pour le
placer sur le lit de la jeune mère.

Avant d'avoir vu la lumière du jour, avant d'a-

voir poussé un vagissement, Bébé aura donc déjà
reçu son cadeau du Nouvel-An.

Madame, émue, embrasse Monsieur en lui di-
sant ces mots qu'on murmure tout bas, même
quand on est tout seul :

—Je t'aime !

II

Pour la première fois, depuis que l'enfant est
venu au monde, une année nouvelle commence.

A peine un jour gris d'hiver a-t-il éclairé la
chambre qui renferme son berceau, que le père
entre pour voir le nouveau-né.

Il le contemple d'un œil ému, avec ce sentiment
de tendresse inquiète qu'inspire à chacun de nous
la pensée du sort réservé à la génération qui nous
suit.

Sans doute, le vieillard qui a presque achevé sa
course et qui va disparaître bientôt, ayant terminé
sa tâche, a droit au respect ; mais combien sont
plus solennelles les pensées inspirées par l'enfant !

L'homme a rempli sa mission et creusé son sil-
lon. On sait le rôle qu'il a joué sur la scène ter-
restre, et lorsqu'il descend dans la tombe, il n'y
emporte aucune espérance. On peut le pleurer ;
il est impossible de placer en lui un rêve.

Avec l'enfant, au contraire, tout est mystérieux.

Penché sur le berceau, le jeune père, fier de sa
paternité récente, regarde son fils ; dans ses mains
attentives, il le prend ; puis, il appuie sur sa joue
la douce figure rose.

—Cher petit, pense-t-il, tes yeux ne sont pas
encore ouverts à la lumière, et je ne puis te don-
ner aucune étrenne ; viens recevoir cependant la
plus précieuse de toutes : le sourire de ta mère !

Il porte l'enfant dans la chambre de la jeune
femme et il le dépose auprès d'elle ;—puis il ap-
proche ses lèvres des deux chers visages qu'il unit
dans un seul baiser.

III

Ce n'est plus un petit garçon ; le voilà un
homme ; il a cinq ans, et papa discute gravement
avec maman ce qu'on lui donnera pour ses étrennes.

Madame conseille un jeu tranquille, un de ces
jeux pacifiques qui ne troublent pas le calme du
salon ; mais Monsieur, qui se souvient du prin-
temps de sa vie, soutient que son fils ne savourera
pas la joie d'un jouet qui ne serait point tapageur.

On pourrait bien consulter l'enfant ; mais on
tient à lui ménager une surprise, et la discussion
continue sans avancer beaucoup jusqu'à l'arrivée
de la grand-mère, qui, naturellement, gâte horri-
blement son petit-fils.

—Voyez-vous, dit-elle, avec son expérience
d'aïeule, les garçons n'aiment que les jeux faisant
le désespoir des parents ; si vous voulez qu'il s'a-
muse le plus, cherchez ce qui vous ennuiera davan-
tage.

Et on se décide pour un cheval à mécanique et
un tambour.

—Seulement, dit Madame, il ne fera pas de
bruit !

Pauvre Madame ! elle sait bien que le tapage
sera énorme ; mais elle se console en pensant que
son enfant sera ravi.

IV

Le voilà collégien ; il a endossé l'uniforme du
lycée ; que va-t-on lui donner pour ses étrennes ?

Des livres superbes, solennels, qu'il ne lira pas,
ou quelque objet de toilette pour faire de l'élégance
les jours de sortie ?

Le cas est grave, et, ma foi ! on le fait interro-
ger discrètement par le vieux domestique qui l'a
vu naître et qui est demeuré son confident.

La réponse ne se fait pas attendre : il veut un
poney pour aller se promener, le dimanche.

La mère fait des objections : elle a peur des ac-
cidents ; elle craint qu'on lui rapporte son fils
blessé, ayant fait une chute dangereuse !

Mais, en résumé, dans quelques années le régi-
ment le guette : tant mieux, s'il y arrive accou-
tumé à l'équitation, rompu aux exercices du corps !

On achètera le poney, et il ne manque plus qu'un
cigare pour que l'émancipation soit complète.

V

Dix huit ans ; l'âge où l'on a son premier habit
noir, où l'on fait son premier souper, où l'on aime
pour jamais,—tout au moins pendant un jour.

Les parents se creusent la tête pour trouver des
étrennes répondant à la fois aux désirs du jeune
homme et aux strictes convenances.

Après avoir mûrement pesé le pour et le contre,
ils se décident à consulter leur fils, qui ne leur
cache pas son désir de recevoir un porte-monnaie
bien garni.

Où, de tout ce qu'on peut bien lui donner, une
seule chose lui sera agréable : ces louis d'or qui
ont, dit le proverbe, le mérite rare, exceptionnel de
plaire à tout le monde.

Adieu donc, douces surprises longtemps sa-

pourées dans le cœur maternel ! il est passé, le temps où les étrennes apportaient à l'enfant un peu du goût de ses parents. Il a sa personnalité aujourd'hui et il veut se donner les choses dont il aura envie.

C'est dit : on lui remettra ses étrennes en argent, et rien ne prouve que Madame ne sera pas un peu triste en les lui donnant.

VI

Mais le temps a marché ; l'adolescent est devenu un homme, ayant pris sa place dans la société, et constitué à son tour une famille.

Les chers souvenirs de la maison paternelle s'estompent petit à petit dans la nuit du passé, chassés par le vent du siècle qui fait tourner, sans s'arrêter jamais, les pages du livre de la vie.

Les vieux parents ne sont plus là pour donner des étrennes, et le premier Jour de l'An rappelle tristement leur mémoire ; ils dorment l'éternel sommeil dans l'éternelle nuit du tombeau.

Ces pensées sont tristes, et le réveil du premier janvier en est assombri...

Mais quelles sont ces voix argentines qui chantent gaïement derrière la porte encore fermée ?

Ce sont les enfants, la génération nouvelle qui monte et qui, ignorante encore du labeur humain, ne pense qu'à la joie des étrennes et des bonbons.

La porte s'ouvre, et les voici, les chérubins roses et frais, dans leurs longues chemises de nuit, avec un petit museau futé.

Ils apportent à papa ses étrennes : une belle page d'écriture lentement écrite par le petit garçon, un ouvrage au crochet exécuté péniblement par la fillette.

Et le père, attendri, embrasse ses enfants pendant que la mère, souriante, tire d'une armoire les joujoux préparées la veille.

Quelle ivresse ! quels cris ! quels bonds !

Les parents ont de belles étrennes : la joie des bébés.

VII

Puis, encore des années, et encore des années ; la vieillesse est venue avec son lourd fardeau, amenant à sa suite l'escorte des jours sans soleil, des lendemains sans longues espérances.

Quand l'heure du Nouvel-An sonne, on songe qu'on ne verra peut-être plus pareille date et qu'avant son retour on aura rejoint ceux que l'on a aimés, qui sont partis les premiers et qui vous attendent dans le mystérieux inconnu de la mort.

Mais chassons ces sombres pensées !

Autour de l'aïeul, voici la famille rassemblée. Ils sont tous là, les enfants et les petits-enfants, toute la gamme humaine, jusqu'au petit dernier apporté dans les bras de la nourrice.

Et bon papa attendri salue du regard ses descendants, ceux qui le continueront quand il ne sera plus là, ceux qui portent à leur tour le nom qu'il s'est efforcé d'honorer pendant soixante-quinze ans.

De sa main qui tremble un peu, il prend les bouquets qu'on lui apporte, qui viennent embaumer sa maison du parfum de leurs fleurs.

Il revoit dans une revue rapide, le cours de son existence, depuis ses premières étrennes jusqu'à celles-ci, qui seront les dernières sans doute ; et en distribuant des baisers à la ronde il se dit qu'il n'a rien à déplorer, et que la vie lui a été éminente, puisqu'il a aimé et qu'il a été aimé.

FÉLICIEN NACLA.

GRATITUDES

Nous offrons de bien sincères remerciements à l'agence de publicité de Paris, Amédée Prince et Cie, pour le gracieux envoi qu'ils nous ont fait.

Cette livraison du *Figaro Illustré* est un riche écrin de morceaux d'art et de littérature, absolument digne d'être présenté à ses clients par la populaire et sympathique maison parisienne qu'est l'agence Prince et Cie.

CONTE DE NOËL

POUR LES ENFANTS



Il était le 24 décembre 1892. M. et Mme Lebrun et le grand Charles, leurs fils aînés, venaient de partir pour la messe de minuit à l'église Sainte-Anne, Otawa. Il ne restait à la maison que l'aïeule, et les trois petits enfants : Ti-Lou, Titine et Fifine, qui en dépit de l'heure avancée, n'avaient pas fermé les yeux ; ils auraient tant aimé à voir le petit enfant Jésus, eux aussi, comme leurs parents et leur grand frère, mais le papa avait dit que s'ils étaient bien sages, s'ils dormaient bien, que le petit Jésus viendrait peut-être les voir dans la nuit de Noël. Ils ne pouvaient sommeiller : leurs yeux restaient grands ouverts, malgré eux, c'est ce qu'ils affirmaient à la grand-mère. Fifine, la plus vieille des deux fillettes tout à coup demanda :

— Mémère, contez-nous donc un conte s'il vous plaît ? Un conte du petit Jésus ?

La vieille qui ne pouvait rien leur refuser tant elle les aimait, y consentit de bonne grâce. Elle essuya ses lunettes avec son tablier à carreaux, toussa une ou deux fois, et tout en travaillant à son éternel tricot, commença :

— Je vais vous raconter, chers petits, une histoire, qui m'a été dite quand j'étais moi-même enfant comme vous autres. Il y a bien longtemps de ça !

A la campagne il y a des places où les habitants sont trop pauvres pour arranger une crèche au petit enfant Jésus dans leur église, comme celle que nous avons à Sainte-Anne, mais ils font de leur mieux, et Dieu leur tient compte de leur bonne intention.

Dans un endroit très éloigné, je ne me rappelle plus le nom, mais c'était en bas de Québec, vivait une pauvre femme. Elle demeurait loin de l'église, et malgré cela on la voyait plus souvent que les autres à la messe. Elle était infirme et marchait difficilement. Les méchants enfants des alentours l'avaient baptisée "Traine pogne," je n'ai jamais su pourquoi ; mais dans tous les cas, elle était assez malheureuse sans la troubler davantage en lui donnant ce nom-là. Elle se fâchait tout rouge quand elle s'entendait appeler ainsi, et celui qui avait le malheur de tomber entre ses mains alors, n'en sortait pas aussi joyeux qu'avant.

Une fois, la veille de Noël, la cloche de cette église de campagne venait de tinter les derniers coups, et les retardataires se hâtaient afin d'arriver à temps pour la messe de minuit. La vieille femme que j'ai déjà nommée, était au nombre de ces derniers, vu son infirmité. Elle tenait par la main un enfant de six ans, nommé Célestin, son petit fils, et marchait si lentement que les autres en la dépassant la bousculaient dans le chemin étroit, dans leur empressement à arriver.

Aussitôt la messe finie, après tous les autres fidèles, elle conduisit à la crèche Célestin, pour faire une petite prière et voir l'enfant Jésus ; mais le bambin n'avait pas plus l'idée de prier que de se jeter à l'eau. Une autre affaire lui tournait la tête : le petit avait une grande faim et ne pensait qu'à l'assouvir, mais comment ?

La grand-mère, agnouillée sur le plancher froid du sanctuaire, priait avec ferveur dans ce moment, mais un mot de Célestin l'arrêta.

— Mémère !

— Que veux-tu ?

— J'ai faim, mémère !

— Tais-toi ! tu mangeras quand nous serons arrivés à la maison.

— Ah ! mémère, j'ai faim !

— Je te dis d'attendre un peu. Tu mangeras à la maison.

— Mémère, dit encore Célestin, il a l'air bon à manger, le petit Jésus. Veux-tu que je le mange ?

— Tu n'es pas fou ! Laisse-moi tranquille !

Et la vieille continuait sa prière.

Ils étaient seuls alors dans l'église et le petit garçon, après avoir longtemps résisté à la tentation, tendit ses deux mains mignonnes vers la

crèche, y prit l'enfant Jésus, et joyeux, y mordit à belles dents. Le petit Jésus, pour apaiser la faim du petit malheureux s'était changé en sucre. Célestin mit dans ses poches les plus gros morceaux, qu'il ne pouvait manger, en ayant bien soin de mettre son mouchoir par-dessus pour les cacher.

Avant de se lever "Traine pogne" ayant jeté les yeux sur la crèche s'aperçut bien vite de la disparition et regardant le petiot d'un air hébété elle le vit expédier d'un air satisfait le dernier morceau qu'il avait à la main : un bras.

— Elle comprit tout.

La vieille, craignant, avec raison, d'être réprimandée par M. le curé ou par les paroissiens s'il en venait en ce moment sortit en toute hâte de l'église avec Célestin.

Tous trois Ti-Lou, Titine et Fifine trouvèrent que le petit Jésus avait été bien bon pour Célestin. Ils auraient bien aimé, disaient-ils, avoir été à sa place, et secrètement, Fifine se promit que, si elle allait à l'église avec sa maman ou d'autres, le jour de Noël, et si elle en avait la chance, elle risquerait un coup de dent sur le petit Jésus. Qui sait ? Ils se ferait peut-être en sucre pour elle aussi.

W.-J. SABOURIN.

LE MARÉCHAL CANROBERT

La mort du Maréchal de Mac-Mahon a appelé l'attention sur le maréchal Canrobert, qui, par suite de ce décès, reste le dernier des maréchaux de France.

En 1870, au début de la guerre contre l'Allemagne, il en existait huit.

Un fait curieux : tous ces soldats qui avaient tant de fois répandu leur sang sur les champs de bataille sont morts—de vieillesse, on peut dire—à un âge avancé.



Randon est mort en 1871, à soixante-seize ans ; l'année suivante, Forey est mort à soixante-huit ans, et Vaillant, le doyen des maréchaux, à quatre-vingt-deux ans. Baraguay d'Hilliers, lorsqu'il mourut, en 1878 avait quatre-vingt-trois ans, et Lebeuf, en 1888, soixante-dix-neuf ans. Enfin, Mac-Mahon vient de mourir dans sa quatre-vingt-sixième année.

Nous ne comptons que pour mémoire Bazaine, qui mourut, en 1888, à soixante-dix-sept ans.

Le dernier des maréchaux français Canrobert, le héros de la bataille de Saint-Privat, est dans sa quatre-vingt-cinquième année.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Nettoyage des tuyaux de descente des eaux ménagères.—Il arrive fort souvent que des obstructions se produisent dans les tuyaux de descente des eaux ménagères. Ces obstructions sont dues à des amas de matières grasses qui se solidifient.

On arrive facilement à faire dissoudre ces dépôts de graisse dans les tuyaux en y introduisant de la potasse à l'état solide et en versant par-dessus de l'eau chaude.

La potasse forme avec la graisse un savon mou ou liquide que l'eau entraîne.

LE NOUVEL AN

Dans l'âtre réchauffé, le bois gaiment pétille.
A sa vive lueur, la mère de famille,
De ses enfants éparés a rassemblé l'essaim.
Tous arrivent joyeux sous leurs habits de fête.
Plus fier que les plus grands, un petit, sur sa tête
A placé crânement et d'un air de conquête
Une fleur dont sa sœur connaît le doux larcin.

Pourquoi donc cette joie et ce bonheur ? La table
En vieux chêne noirci supporte de l'étable
Et de la basse-cour les produits savoureux.
Un sourire d'espoir erre sur chaque lèvres
Et chaque cœur bondit sous la joyeuse fièvre
Qui le fait palpiter en élans géréux.

C'est qu'aujourd'hui commence une nouvelle année
D'amour et de travail, et l'heureuse journée
Enfante des projets mystérieux. L'espoir
Envahit chaque cœur. Flèche trop acérée,
L'imagination déjà s'est emparée
De cet horizon encor noir.

Cette petite voix promet monts et merveilles :
L'an prochain est si long ! Les jaunissantes treilles
N'auront pas de l'automne annoncé le retour,
Que déjà chaque enfant sera docte à son tour.
Celui-ci, dont la main tient une ébauche informe,
Semble vouloir créer. Son œil brille, la forme
Sous ses doigts animés se dessine soudain !
Enfant, est-ce déjà le génie ? Ah ! prends garde !
Sur toi si l'étrincelle darde
Son reflet encor incertain,
Il faut, sous ton souffle agrandie,
Qu'elle révèle un incendie.
Le dépôt, confié par Dieu,
Au ciel doit retourner, étincelante flamme,
Et, révélation de l'âme,
Remonter en gerbes de feu....

Indolemment assis, celui-là songe à peine ;
Déjà, son corps meurtri se plie au dur labeur.
Il sait creuser le sol et retourner la plaine
Pour la faire produire, et n'est contemplateur
Que du moment présent qui résume sa vie
Et fait du repos le bonheur.

Quelle illusion te convie,
Petite frileuse à l'œil bleu,
Qui, le front penché vers le feu,
Dans le nuage de fumée
Cherche la pensée enfermée
Dans les lointains de l'avenir ?
Y vois-tu ta couveuse blanche,
La fleur du jardin qui se penche
Et du printemps recueille un souvenir ?...
Ah ! laissez cette enfant préparer ses guirlandes
Et les apporter en offrandes
Au temps qui rend les fleurs belles pour les ternir.

Laissez à l'ardente jeunesse
L'heureux lot des illusions....
Assez tôt viendront la sagesse
Et les froides déceptions....
Laissez l'enfant voir sur la terre
Une éternelle et blanche fleur,
Sans que du fumier délétère
Il y devine la chaleur.

Voyez, dans ce coin sombre où son front s'illumine,
Ce jeune homme rêveur. Que veut-il ? Sur ses yeux
Un éclair a passé ; dans son œil, on devine
Que l'amour a sonné son chant mystérieux.
Au groupe de ses sœurs, déjà, dans sa pensée
Pour l'an qui va s'ouvrir il joint sa fiancée.
Et bondissant vers l'avenir,
Son âme avec ardeur en creuse les promesses.

Jeune mère, pour toi le bonheur va venir ;
Qu'il sera beau le fils qu'attendent tes caresses
Lorsque son sourire joyeux
Ouvrira sa bouche mignonne,
L'amour qui dans ton cœur bouillonne
Vers lui s'élancera, puissant et radieux.

Tes yeux sont baissés, jeune vierge,
Ton front candide est réfléchi :
Et, si ton cœur bat fort sous ta guimpe de serge,
Si ta lèvre a parfois blanchi,
C'est que ton fiancé près de toi, chaste fille,
Raconte les prjets qu'enfante ce beau jour.
A travers ton sourire une larme vacille....
Chasse le doute, enfant, ton œil noir qui pétille,
Ne doit briller que d'amour.

Toi, vieillard, dont le temps a fait blanchir la tête,
Dont le cœur ne vit plus qu'en tes enfants si chers,
Quels vœux peux-tu former, que tant d'autres hivers
N'aient ou réalisés ou trahis ? Sur la faite,
Tu regardes d'en haut notre captivité.
Près du but qu'il atteint, le cœur joyeux pardonne
Lorsqu'il entend tinter pour lui l'heure qui sonne
Au cadran de l'éternité !

De l'an qui va s'ouvrir, acceptons les promesses,
Ses soleils radieux et l'ombre de ses nuits,
Ses enivrants espoirs et ses mornes tristesses,
Ses jours de joie et ses ennuis.

Sourions au flocon de neige,
Au brûlant rayon, à la fleur
A l'amour qui sourit, à son riant cortège,
A l'espoir qui soutient, qui conduit et protège
Contre le mal et la douleur !

CATHERINE PARK.

NOTES ET FAITS

Variétés numismatiques

La reine Marie Antoinette regardait, un jour,
une médaille qu'on venait de frapper et qui portait
d'un côté sa propre figure et de l'autre celle de la
vierge Marie. Comme elle faisait remarquer qu'on
n'avait mis aucune légende à cette médaille :

C'était inutile, madame, lui dit le duc de Nivernais,
car en voyant la figure de la reine du ciel,
chacun saura bien dire : *Je vous salue Marie*, et en
voyant celle de la reine de France, chacun ajoutera
tout naturellement : *Marie pleine de grâces*.

* * * *

Les chiens bottés

Une nouvelle mode étrange a fait son apparition
en Angleterre. Depuis quelque temps déjà, on a
pris l'habitude à Londres, dans la classe riche et
élégante, de passer aux pattes de chiens, lorsqu'il
fait mauvais temps, des petites bottes en peau de
chamois et à semelles de cuir. L'animal se trouve
ainsi protégé contre la boue ; lorsqu'il rentre au
domicile de son maître, on lui retire ses bottes, ce
qui lui permet de marcher sur les tapis et sur les
parquets bien cirés, sans laisser des traces mal-
propres de son passage.

* * * *

Caractère, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les Marocains se divisent en Maures et en Ber-
bères ; les Maures sont grands, maigres, rosés,
voleurs, mais fort simples dans leurs meubles et
leurs habits. Les Berbères ont un caractère fé-
roce, sont d'une force extraordinaire et cruels en-
nemis des chrétiens.

Les Algériens sont bien faits, robustes, fiers,
avares, pirates ; leurs mœurs sont dépravées. Ils
n'ont d'autre industrie que la fabrication de quel-
ques tapis et de quelques étoffes.

Les Tunisiens sont plus civils et ont moins de
fierté et d'insolence que les autres barbaresques,
mais ils sont très ignorants sur les sciences et les
arts.

Les Tripolitains ont les mêmes caractères que
les Algériens, sont robustes quoique petits ; on
voit peu d'hommes contrefaits parmi eux.

* * * *

Fraternité humaine

Les Chinois désireux de quitter l'empire du Mi-
lieu, mais auxquels la plupart des pays du monde
restent obstinément fermés, s'ingénient à trouver
des expédients pour s'introduire dans des contrées
nouvelles. Des milliers de célestes se font embaucher
comme matelots ou ouvriers à bord des navires,
spécialement sur des bateaux à destination
des ports australiens. Aussitôt que l'un de ces na-
vires aborde à un port, les pseudo-matelots s'em-
pressent de quitter l'embarcation et se sauvent
dans l'intérieur des terres. Aussi, les gouverneurs
des diverses colonies australiennes, mus, probable-
ment, par une profonde philanthropie, viennent-ils
de se concerter et prendre des mesures énergiques
contre cette " plaie " (nuisance) ! Pauvres Cé-
lestes !

Nous venons de recevoir un assortiment consi-
dérable de cartes de Noël et du jour de l'An. Elles
sont magnifiques. Il y en a de tous les prix. Que
l'on vienne les voir, et l'on sera satisfait. Aussi,
de jolis cadeaux pour les fêtes. G. A. et W. Du-
mont, 1826, rue Sainte-Catherine.

EXPOSITION

Profitant de ma visite à l'Exposition Colom-
bienne, j'ai fait connaissance des principaux fabri-
quants du monde entier, et j'en ai profité pour
importer ce qu'il y avait de plus nouveau ; ainsi,
les personnes qui ont quelques cadeaux à faire à
l'occasion de Noël et du jour de l'An, sont sollici-
tées de venir faire une visite à mon magasin, pour
voir mon assortiment de bronze d'or, de pendules
de tous genres, d'argenteries de toutes sortes,
cannes à pommeaux d'or, de montre en argent et
or avec diamant, bagues en or garanties de 75c à
\$250 chaque, de marchandises de première qualité
en or plaqué, consistant en chaînes, épinglettes,
boucles d'oreilles, bracelets, le plus grand assorti-
ment de porte bonheur, lunettes d'or et argent,
lunettes d'opéra, spécialité pour ouvrage fait à
ordre et anneaux de mariage.

Considérant ma trop grande importation de
montres, j'ai décidé de vendre à prix réduits pour
les fêtes ; il suffit de dire que je vendrais mes
montres en argent garanties à partir de \$4 chaque
en montant, et les montres d'or de \$10 en mon-
tant. Une visite est sollicitée chez

THÉ. A. GROTHÉ,
951, rue Saint-Laurent.

LE PALAIS DES FUMEURS

Le grand Nicot ne croyait pas que l'industrie
du tabac prendrait une telle extension quand il
découvrit ses propriétés. Il était loin de supposer
que l'on bâtirait de véritables palais pour exposer
le tabac sous toutes formes et que l'univers pres-
qu'entier deviendrait fumeur.

M. Stremensky, le populaire marchand de ta-
bac de Montréal vient d'établir, rue Ste-Catherine
No 1709, près de la rue St-Denis, une maison
qu'il appelle avec grande raison : *Le Palais des Fu-
meurs*.

L'intérieur de ce nouveau magasin est tout à
fait curieux. Les murs sont ornés de grands
panneaux de glaces contenant chacune l'armoire
illustrée des principales marques de cigares. Tout
l'intérieur forme un immense miroir offrant un
effet merveilleux. C'est une véritable curiosité.
Les vitrines des comptoirs contiennent un régal
princier pour les disciples du grand Nicot : les
cigares sont attirés à l'intérieur par d'immenses vitrines
garnies avec tout le goût que l'on connaît à M.
Stremensky.

Tout fumeur trouvera là ce qui lui faut ; les
meilleurs cigares domestiques et étrangers et de
grandes salles richement installées pour venir brû-
ler le cigare ou la cigarette.

Parmi les maisons commerciales canadiennes
établies à Montréal, la maison A. Ferland & Cie
est une des plus prospères et des plus recomman-
dables. L'honnêteté qui préside à son commerce,
les avantages qui y sont offerts, attirent de plus
en plus l'attention du public.

Ses sympathiques directeurs, MM. A. Ferland
& Cie, reconnaissants pour l'encouragement qu'on
leur donne, s'efforcent chaque année de prouver
leur satisfaction et leur reconnaissance en offrant
à leur nombreux clients quelque cadeau magni-
fique.

Celui qu'ils donnent en ce moment pour saluer
l'an 1894 est d'une beauté remarquable ; il consi-
ste en un splendide cabaret d'argent dans lequel
on a gravé leurs noms et leur marque de commerce.

Il sera sans doute charmant de présenter à nos
amis le Premier de l'An les champagnes mousseux
et les eaux gazeuses dans ce cabaret magnifique.

Nos félicitations aux aimables directeurs.

Nous nous voyons dans le cas de corriger l'une
de nos annonces, pour faire justice aux intéressés.
C'est la " Librairie Parisienne, 1160, rue Notre-
Dame," et non pas la " Librairie Française, 1120,
rue Notre Dame," qui a édité la fameuse édition
populaire du *Dr Rameau*.

CHOSSES ET AUTRES

—L'origine des enveloppes remonte à 1839.

—Il y a 33,136 locomotives chez l'oncle Sam.

—Le plus grand canal du monde est celui qui relie Saint Pétersbourg à la frontière de Chine ; sa longueur est de 4,472 milles.

La ville de Québec tiendra au mois de février prochain un carnaval à la manière de ceux que donnait la ville de Montréal il y a quelques années. Un palais de glace sera de rigueur.

—Depuis cinquante ans la maladie de la lèpre est devenue beaucoup plus fréquente. Elle existe aujourd'hui à plusieurs endroits où elle n'avait jamais paru.

—La plus petite république du monde est Francaville, l'une des îles des Nouvelles Hébrides. La population consiste de 40 Européens et de 500 noirs employés par une compagnie française.

QUINUM
LABARRAQUE

VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, l'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

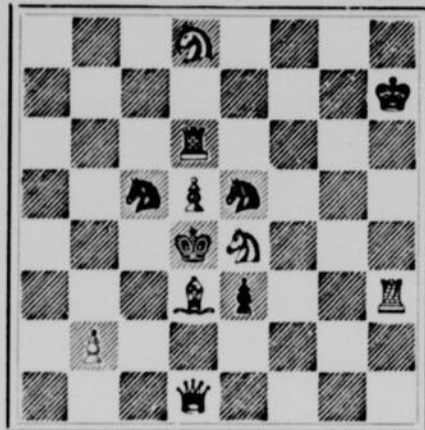
CHARADE

Que de raisonnements où le premier domine !
Que de glissants pavés sont cause de l'entier,
Calbutant maint coursier,
Qui lestement chemine,
Ou maint vieillard, qui fait pesamment le dernier

No 136—PROBLEME D'ECHECS

Concours du *Dudley Herald*—1er prix par M. T. Taverner

Noirs—5 pièces



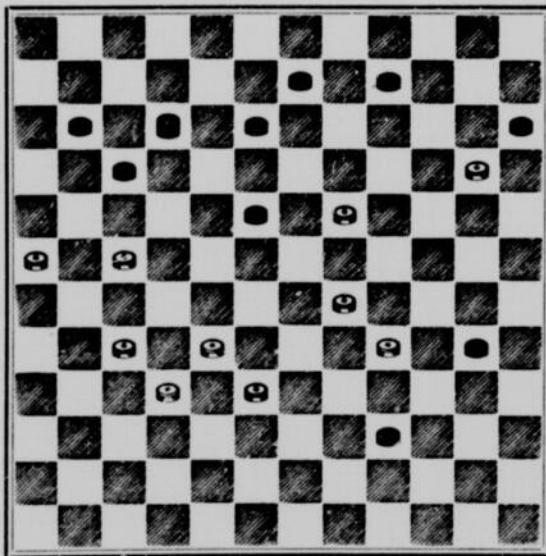
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 130.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—10 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 128

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
38	33	27	25
19	32	13	20
47	40	34	47
44	38	28	67
60	53	47	60
46	39	67	28
57	50	28	69
35	28	22	48
51	46	30	41
58	51	69	47
59	53	48	70
46	39	70	31
49	44	31	33
38	3	26	37
3	66		

Solutions justes — MM. A. Campbell, Ste Cunégonde ; J. Guy, E. Dargis, M. Dupuis, Montréal.

Solution de l'Enigme : Le ver luisant.

Solution de la Charade : Volcan.
Ont deviné : Léon Paré, Granby ; Mlle Aurère Bourassa, A. M. LaValière, Mlle D. Dumas, Montréal ; Nap. Beaudry, New Auburn.

Solution du problème d'Échecs No 136

Blancs Noirs
1 D 6 C 1 R jr P
2 C 4 R 2 1
3 D, C ou F, mat.

No 187

1 R 6 R 1 R 1 C
2 R 6 F, échec déc et mat.

No 138

1 T 2 F T 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

VISITEZ

NOTRE

GRAND BAZAR

ENTREE LIBRE

Jouets de toutes Sortes

VENDUS A DES

PRIX INCOMPARABLEMENT BAS

VOYEZ NOS

MOUCHOIRS

EN

Soie Japonnaise Brodés

VENDUS

12 CENTS CHAQUE

JOHN MURPHY & CIE

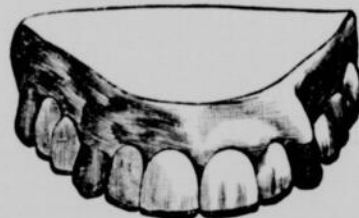
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Tel. Bel. 2193

Federal Bel. 59

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "En Famille."

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST

Remède contre la toux, 25c, 50c, 81c. Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge. Vendu par J. J. McCall.

SHILOH'S
CURE.

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Abonnez vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

41218

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUSSE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un objet perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 décembre 1893.

33,056

BUREAUX!

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour le chevelure. Indispensable pour les familles.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
129 rue St-Laurent.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants et les filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 9 fr. six mois : 5 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France.



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux
REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



LE PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., *9.10 p.m.,
Boston, 8.00 a.m., *8.20 p.m.
Portland, 9.00 a.m., *8.20 p.m.
Toronto—8.25 a.m., *9.00 p.m.
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., *9.00 p.m.
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
9.10 p.m.
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. 8.25 a.m., 4.15 p.m., 6.15 p.m.
Brockville, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.
St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., 8.40 p.m., 8.20 p.m.
Sherbrooke, 4.05 p.m. 18.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.
Perth, 8.25 a.m., 4.15 p.m., *9.00 p.m.
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., *8.20 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., 8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., 3.30 p.m. et 5.10 p.m.
Ouellette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, 8.50 a.m., *8.20 p.m.
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
St-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.
* Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours le semaine seulement tel qu'indiqué.
Chars-palais et chars-dortoirs. § Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. + Connexion avec Port-and tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS

129 RUE ST-JACQUES

COIN DE LA RUE ST FRANÇOIS XAVIER.